



Les indiscrets

Ces **tics** de langage
qui révèlent l'**âme** de Ségolène, Nicolas et les autres...

« *Le discours est le visage de l'âme* » disait le philosophe Sénèque.

Les politiques n'y échappent pas et leurs tics de langage, pour qui sait les repérer, peuvent trahir des pans entiers de leur personnalité ou révéler à leur insu le fond de leur pensée. Particulièrement à l'approche du scrutin suprême, lorsque tout s'accélère et que l'enveloppe sémantique prédéfinie perd un peu de son étanchéité...

Dire, falloir, exiger

Observons **Nicolas Sarkozy** : il s'exprime de plus en plus par verbes énergiques et empreints de fermeté (dire, falloir, faire, vouloir, exiger...). Ce qui, dans ses discours et interviews, donne « *Il faut travailler plus* », « *Je veux*

qu'on aborde les choses de manière pragmatique », « *Cette France nouvelle, c'est à nous de la vouloir* », « *Nous voulons être les héritiers de ceux qui ont voulu rassembler les Français contre ceux qui ont voulu les diviser* », etc.

L'ancien maire de Neuilly-sur-Seine affectionne aussi l'imperatif : « *Cessons de punir la réussite* », « *Renforçons notre lutte contre le chômage* », « *Prenons sans attendre les mesures nécessaires* » ou encore « *La discrimination positive, parlons-en !* » sont des classiques d'interventions sarkozyennes.

Au total, ces tournures de phrase sont révélatrices du principal trait de caractère du président de l'UMP : son goût pour l'action. Un penchant que l'on retrouve jusque dans ses tics écrits (tout aussi révélateurs que les tics oraux) : la première phrase de son livre « *Témoignage* » (juillet 2006) est ainsi : « *D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu agir.* » Et la dernière : « *A tous, je veux dire : par notre volonté collective, tout est possible.* »

Un autre réflexe rhétorique de **Nicolas Sarkozy** (qui a paraît-il le don d'agacer ses collaborateurs) consiste à renvoyer son interlocuteur à sa question via l'utilisation répétée de formules telles que « *J'ai tort ?* », « *Dites-moi si je me trompe ?* » ou « *Franchement, n'ai-je pas raison ?* ». Comment interpréter ce réflexe ? « *Peut-être que Nicolas Sarkozy doute beaucoup plus qu'il ne l'avoue et que ses décisions sont plus mûries qu'on ne l'imagine* » avance la journaliste politique **Catherine Pégard** dans *Le Point*.

« *Je vous le dis comme je le pense* », formule plébiscitée par **Nicolas Sarkozy** depuis longtemps, apparaît également avec une fréquence croissante dans ses interventions. De même que plusieurs mots appartenant

au registre de la sincérité : « *Je sais* », « *Je sens* », « *Je crois* »... Illustration dans un discours prononcé au printemps 2006 : « *Fils d'immigré hongrois, je sais ce que cela signifie de prendre en héritage une histoire qui n'est pas celle de ses ancêtres...* » Tic ou pas, le credo s'avère efficace et l'auditoire applaudit.

Efficace aussi, l'emploi répété (volontaire ?) du « *on* », qui lui permet de s'exprimer au nom du peuple (« *On a raison de vouloir...* » est un de ses débuts de phrase préféré). Ce qui fait dire au publicitaire **Franck Tapiro** (par ailleurs ami du président de l'UMP pour lequel il rédige régulièrement une note intitulée la « Sarko-météo », avec soleil, nuage et pluie) : « *Qu'il s'adresse à 200 ou à 10 000 personnes, ses supporters ont l'impression que Nicolas Sarkozy parle de ce qu'il leur est arrivé la veille.* »

Il faut, on doit, vous devez

Ségolène Royal croit en elle et en sa réussite. Une marque de fabrique qui ressort dans ses discours par l'emploi de verbes se rapportant au succès, verbes de surcroît souvent employés au futur (signe de sa confiance en l'avenir) : « *Je saurai...* », « *Je sais que je parviendrai à...* », « *Je réussirai à...* », « *Si les électeurs de gauche me demandent, ce que j'espère, alors je m'imposerai naturellement...* » (15 décembre 2005), « *Moi, je suis différente des autres...* » (11 avril 2006), « *Si je suis en situation, la valeur travail sera reconstruite...* » (20 août 2006), etc.

Paradoxalement, de nombreux propos de l'élue socialiste (inconscients ou délibérés ?) révèlent une crainte de l'affrontement, une volonté d'éluder les problèmes en les tenant à distance qui fait dire à l'UMP **Renaud Dutreil** « *qu'elle refuse toute situation qui pourrait lui faire fendre*



l'armure. » En juin 2006, elle lâche ainsi à un journaliste : « *Je ne suis pas dans une logique d'affrontement, de domination ou de conquête* » ; en Corse en juillet de la même année, elle prévient : « *Ne comptez pas sur moi pour parler de ce qui ne va pas : ni de la violence, ni des incendies* » ; un mois plus tard sur RTL, elle laisse échapper un troublant « *Si les débats divisent les socialistes, ils sont très dangereux* » ; en août 2006 à La Rochelle, à l'issue d'une réunion des présidents PS de Région, elle déclare à ses collègues : « *A la sortie, il y a la presse. Est-ce que vous êtes tous d'accord pour qu'on aborde devant les journalistes aucune question politique ?* » (ce à quoi les intéressés ont répondu : « *Mais qu'est-ce que nous sommes sinon des politiques ?* ») ; et en septembre sur France Inter, elle lance : « *Ne comptez pas sur moi pour répondre aux attaques* » avant de déplorer dans la foulée « *le climat de tension* » ambiant...

Mais **Ségolène Royal** est surtout dotée d'un tempérament généralement qualifié de ferme et dirigiste. Un trait de caractère qui transpire dans ses interventions via un tic de langage symptomatique de la présidente de Poitou-Charentes : elle débute instinctivement un grand nombre de phrases par « *Il faut que* », « *Vous devez* », « *Il faudra* », etc.

Illustrations : « *Il faut augmenter le temps de travail des enseignants* » (Commission du projet socialiste, 18 janvier 2006) ; « *L'État doit réduire ses gaspillages* » (interview au journal Les Echos, 19 mai 2006) ; « *L'ordre républicain doit s'imposer partout, il faut des actes et pas des discours* » (allocution lors d'un voyage en Corse le 16 juillet 2006) ; et ainsi de suite...

Sa visite au dernier Salon de l'agriculture fut un modèle du genre : « *Mettez-vous en colère !* » a-t-elle fermement

lancé aux syndicalistes de la FNSEA qui se plaignaient des aides qui tardaient à arriver. Autre modèle du genre, cet autoritaire « *Vous vous taisez !* » assené sans ménagement au sénateur UMP de la Charente **Henri de Richemont** alors que celui-ci s'indignait de la décision de **Ségolène Royal** de transférer le Frac (Fonds régional d'art contemporain) d'Angoulême à Linazay.

Sans parler de « l'épisode de Quimperlé », resté dans beaucoup de mémoires : le 10 septembre 2006, lors d'une fête de la rose, **Ségolène Royal** répond aux questions des militants et militantes. L'une d'elle, **Nolwenn** (23 ans) lui demande si pour elle, « *le clivage droite/gauche est essentiel* ». « *Parce que tu as un doute ? Vas-y, aie le courage de tes opinions* » rétorque sèchement la présidentiable. La jeune fille bredouille un peu et cite les positions « polémiques » de **Ségolène Royal** sur les 35 heures. La candidate socialiste l'interrompt plus sèchement encore : « *Allez, vas-y, quelles sont les autres questions ? Tu n'es pas obligée de demander au garçon qui est derrière toi l'autorisation de parler. Tu es une femme.* » La jeune militante est au bord des larmes... Les adversaires de **Ségolène Royal** s'emparent de l'incident pour faire valoir cette difficulté à accepter la contradiction et cette façon de « montrer les crocs » dès qu'elle est « chatouillée ».

Une « authenticité » de langage qui, selon les cas, passe bien ou moins bien. « *Elle ne parvient pas à masquer longtemps qu'elle est autoritaire et son naturel ressort dès qu'elle s'écarte du discours prévu* » analyse un conseiller en communication. « *Sa fraîcheur ringardise les discours convenus auxquels les citoyens ne croient plus* » souligne a contrario **Jean-Marc Lech**, directeur général d'Ipsos (Mensuel « Capital » — juillet 2006).

Action, décision, choix

Ceux qui le connaissent peuvent en témoigner : **Dominique de Villepin** est un énergique qui prône l'engagement au grand galop. Ses tics de langage sont révélateurs de ce volet de sa personnalité. Il suffit pour s'en apercevoir de s'amuser à décortiquer ses interventions en surlignant les mots « Je », « Action », « Décision » et « Choix ». Ce que nous avons fait. Ces quatre mots, omniprésents dans ses prises de parole, soulignent la tonalité volontariste des propos du Premier ministre et de sa manière d'agir : « *Je choisis le parti de l'action* », « *Mon gouvernement a fait des choix difficiles* », « *J'ai décidé de lancer un programme d'action* », « *Je suis dans l'action à Matignon jusqu'au dernier jour* »... « *Je veux faire de cette exigence d'action une marque de fabrique de mon gouvernement* » reconnaît-il d'ailleurs lui-même dans un discours prononcé à Troyes à la rentrée 2006.

Un autre de ses tics est l'usage répété, presque systématique, du préfixe « re » (« *Renouons avec la confiance* », « *Reprenons notre avenir en main* », « *Remettre d'aplomb notre système social* », « *Redonner du pouvoir d'achat à nos compatriotes* », « *Redonnons aux Français les moyens de réussir* »...). Cet usage traduit une nostalgie inconsciente de la France d'antan : probablement celle du **Général de Gaulle**, son illustre modèle en politique.

Sans faiblesse

Dominique Strauss-Kahn est un homme déterminé. Il affectionne les défis et aime avoir à « faire face ». Un trait de caractère combatif qui apparaît dans beaucoup de ses déclarations : « *Je me prépare à me battre* » (à propos de la fusion entre GDF et Suez) ; « *Je ne me laisserai pas*

intimider » (à propos des tractations pour la candidature officielle au sein du PS) ; « *Les adhérents socialistes ne se feront pas dicter leur choix par les médias ou les sondages* » (à propos de l'élection présidentielle), etc.

Un péché mignon de langage révèle bien cet aspect de sa personnalité : l'expression « sans faiblesse », que l'ancien ministre de l'Économie emploie instinctivement à tout bout de champ : « *L'extrême droite doit être combattue sans faiblesse* », « *Je le dis sans faiblesse : le Hezbollah doit être jugulé* », « *Les jeunes qui commettent un délit doivent être sanctionnés sans faiblesse* »... Un tic que l'on retrouve chez un autre présidentiable tout aussi pugnace que DSK : **François Bayrou**.

Temps perdu

Sur les manies de langage de **Jacques Chirac**, tout ou presque a déjà été dit. Mais les mois qui viennent de s'écouler ont révélé une préoccupation nouvelle du chef de l'État : celle du temps qui passe (trop vite), du temps qui reste et, surtout, du temps perdu. « *Une sorte de double obsession : de l'âge qui avance et du mandat qui s'achève* » explique un analyste du langage.

Sur ce plan, l'étude des récentes interventions du Président de la République est extraordinairement révélatrice de ses craintes : « *Le temps perdu ne se rattrape pas* » (aphorisme récurrent dans son intervention télévisée du 26 juin 2006), « *Je ne me situe pas dans un temps limité* » (intervention du 14 juillet 2006), « *Je ne suis pas à l'heure du bilan* » (septembre 2006), « *Je me préoccupe avant tout de l'avenir* » (septembre 2006)...

Et lorsqu'il invite le jeune député UMP **Laurent Wauquiez** à publier son rapport en faveur de l'allocation de rentrée



universitaire, **Jacques Chirac** demande au Gouvernement d'y veiller « *le plus vite possible.* »

Meilleurs veaux !

L'inconscient de **Lionel Jospin** est quant à lui « *un cas d'école* », comme l'écrit très justement **Elise Karlin** dans *L'Express*. L'hebdomadaire qui, en septembre 2006, relate que lors d'une réunion à huis clos aux Universités d'été du PS à La Rochelle, l'ancien Premier ministre s'est lancé dans une grande diatribe, avant de soudainement s'interrompre, de regarder ses amis, puis de reprendre le fil de son propos après un silence que l'on imagine déconcertant. Cet épisode illustre que **Lionel Jospin** est un « *cérébral* » qui use de cette étrange faculté qu'ont les « *cérébraux* » de disparaître dans leurs pensées pendant que leur bouche poursuit le récit, comme si une moitié d'eux-mêmes continuait à parler pendant que l'autre s'en allait et que, lorsque celle-ci revenait, il fallait quelques secondes pour permettre aux deux de se ressouder.

Une double mobilisation intellectuelle source de déconcentration, qui explique sans doute ses lapsus à répétition : « *Meilleurs veaux !* » lance-t-il ainsi en plein traumatisme de la vache folle (1999) ; « *Les trots... les travaillistes* » se reprend-t-il en évoquant le succès de **Tony Blair**, quelques jours après avoir révélé son passé trotskiste (2001) ; « *Une hypothèse que j'appelle de mes vieux* » lâche-t-il devant la presse en pleine polémique sur l'âge de **Jacques Chirac** (2002) ; « *Je n'ai pas accompagné... abandonné mes amis socialistes* » déclare-t-il encore devant les jeunes socialistes (2006), avant de parler du « *bonheur qui échouera... échoira* » à celui ou celle qui portera le projet socialiste en 2007 !

La France n'appartient à personne

Le tic le plus répandu chez les présidentiables reste toutefois celui de l'anaphore, figure de style qui consiste à répéter un même début de phrase pour convaincre son interlocuteur et donner au propos la force de l'emphase (ce que les linguistes appellent la puissance de la répétition). Point intéressant à noter, cette technique de discours est plus fréquente au fur et à mesure que l'on se rapproche de l'élection ; sans doute parce que les candidats ont la nécessité de se montrer plus convaincants que jamais...

En la matière, l'exemple le plus mythique date un peu : c'est la célèbre allocution du **Général de Gaulle** prononcée le 25 août 1944 à l'Hôtel de Ville : « *Paris outragé, Paris brisé, Paris martyrisé, mais Paris libéré !* ». Avec ce principe de répétition d'un mot (ou d'une phrase) clé, le discours prend une forme incantatoire. Ce qui renforce son pouvoir de persuasion et l'inscrit durablement dans les mémoires.

Dominique de Villepin le sait. Le 19 mars 2003, devant le Conseil de sécurité des Nations unies, il clôturait son discours contre l'intervention militaire en Irak par ces phrases : « *De notre capacité à relever ce grand défi dépendra le jugement des générations futures. Au service de nos valeurs, au service de notre destin commun, au service de la paix.* » Il a depuis réemployé cette technique à maintes reprises, comme le 27 juillet 2006 lorsque, commentant la baisse du nombre de demandeurs d'emploi, il déclarait : « *Il s'agit de revenir sur 23 années de chômage de masse ; il s'agit de revenir sur 23 années de chômage des jeunes ; il s'agit de revenir sur 23 années d'inégalité des chances.* »

Ségolène Royal le sait aussi. Dans un discours qu'elle a elle-même qualifié de « fondateur », prononcé le 20 août 2006 à Frangy-en-Bresse à l'occasion de la Fête de la Rose organisée par **Arnaud Montebourg**, elle a décliné son programme de présidentiable en débutant chaque thème par la formule « *Si je suis en situation...* ».

Mais le plus assidu en la matière est sans conteste **Nicolas Sarkozy**, ainsi que l'illustre son discours prononcé le 9 mai 2006 à Nîmes devant les militants UMP : « *La France n'appartient à personne. Elle n'appartient pas à ceux qui la conspuent [...] Elle n'appartient pas à ceux qui guettent son déclin [...] Elle n'appartient pas à ceux qui la voient frileuse [...] Elle n'appartient à personne parce qu'elle s'appartient elle-même* ». Ce soir-là, le Président de l'UMP s'offrait le luxe de recourir à l'anaphore à quatre reprises au cours de son discours ! Et dans son dernier ouvrage (« *Témoignage* »), on ne les compte plus...

Fin des répétitions... et fin du chapitre.

